de main et vous sauver par la force, corrompre le bourreau ne nous eût servi de rien. Nous avons gagné l'homme chargé de construire la maçonnerie du bûcher. Pendant qu'il l'élevait à l'extérieur, nous minions le sol et creusions un couloir allant d'une maison de la place du Marché à votre échafaud. Une femme trépassée hier fut apportée ici par nos soins, vêtue d'un san benito et liée à un poteau qui devait monter à l'instant où le vôtre descendait dans cette galerie. Nos précautions ont été si admirablement prises, que prélats, peuple, Anglais, bourreaux sont convaincus à cette heure que Jeanne la Pucelle est morte."

J'entendis alors en effet une explosion formidable de cris, puis graduellement le silence envahit la place.

Tout le jour nous demeurâmes enfermés dans notre prison souterraine ; quand la nuit fut venue, nous gagnâmes la maison de Blanche.

Une heure avant le couvre-feu :

« — Quittez cette ville de sang, me dit la femme de Guillaume, dirigez-vous du côté de la Seine, Louvain vous rejoindra pour protéger votre sortie. »

Elle m'attira sur sa poitrine, m'y garda longtemps, puis je quittai la maison. Chose étrange, je ne ressentais nulle frayeur. Je voulus même voir les débris de mon bûcher. Puis je gagnai les rives du fleuve ; un homme qui courait me heurta si rudement que, mon voile s'écartant, il aperçut mon visage :

« — L'ombre vengeresse ! s'écria-t-il, l'ombre vengeresse ! »

C'était le bourreau...

Je trouvai le vicomte de Louvain ; lui et ses amis me firent escorte jusqu'à Metz... Je repris ma vie paisible dans mes champs et je comptais ne la changer jamais pour une existence bruyante quand, de nouveau, mes voix se firent entendre. Je luttais contre leurs ordres, je priai, je suppliai Dieu vainement, il me fut révélé que ma puissance me serait rendue le jour de la Saint-Jean-Baptiste. En mai j'entrai dans Metz, je me fis connaître d'une vingtaine d'amis, et je viens ici sereine et confiante sous l'abri du toit de Mme. de Luxembourg et la garde de son honneur.

IV.

Un mouvement indescriptible se fit dans les groupes ; en une minute la ceinture de Jeanne déchirée par les hôtes de Madame de Gorlitz para de ses débris le pourpoint des gentilshommes. Jeanne souriait, ses yeux lançaient des flammes, ses lèvres tremblaient ; si grand devint l'attendrissement que

Les cris de guerre, les serments à Dieu, les hommages à Jeanne se mêlaient : le père Anselme admirait les voies de la Providence. On questionnait Jeanne, vingt fois elle dut recommencer le récit de sa miraculeuse évasion,

Jamais assemblée ayant à délibérer sur le salut de la patrie, jamais soldats dévoués à une noble et juste cause ne montrèrent pareil entraînement ; l'âme de la France battait dans toutes les poitrines.

Jeanne quitta Mme. de Gorlitz pour presser dans ses petites mains les nobles mains tendues pour elle. La guerrière garda plus longtemps celles de Robert des Armoises, sans doute pour le remercier d'avoir le premier voué son épée et sa vie.

— Messieurs, dit le chapelain, quand il plaît au Seigneur de manifester sa miséricorde par un prodige, l'homme doit lui en témoigner sa reconnaissance sous peine de ne plus mériter l'effusion des dons célestes. Demain, dans la chapelle du château, à l'issue de la messe, j'entonnerai le cantique de saint Ambroise pour rendre grâce au ciel d'avoir tiré de la fournaise la libératrice de la patrie.

Jeanne, qui venait de parcourir les groupes avec une assurance pleine de noblesse s'arrêta devant le vieux moine, et d'une voix humble :

— Bénissez-moi mon père, lui dit-elle.

Tout le jour Jeanne parut oublier et la grandeur du rôle qu'elle avait joué en France et l'importance de ses desseins futurs. Elle s'épanouissait au sein d'une atmosphère nouvelle. On eût dit, à la voir une belle jeune fille heureuse de vivre, savourant des jours paisibles. Elle s'asseyait près du métier à tapisserie de Mme. de Gorlitz, et filait sa quenouille chargée de lin comme sous les chênes du Bois-Chenu. Tout en travaillant, Jeanne parlait de sa mère Isabelle, si douce et si bonne, de son père austère et rude, de ses sœurs Marguerite et Catherine... Alors, elle laissait tomber le fuseau rapide, et paraissait fixer un objet lointain ou percevoir des bruits étranges.

— Et vos frères, demanda la comtesse, ne souhaitez-vous point les revoir ?

— Mes frères !... répéta Jeanne d'une voix sombre.

— Pierre surtout, blessé comme vous à Compiègne, fait prisonnier comme vous, mais plus heureux, racheté par le duc d'Orléans.

Jeanne reprit son travail d'une main fiévreuse, et la comtesse pensa :

— Mieux vaut lui ménager une surprise.